Sanderling

Anne Delaflotte Mehdevi

Gaïa

Extrait de la production

Sanderling

Anne Delaflotte Mehdevi

En voyage dans les étendues du Grand Nord, Landry s'attarde. Ses collègues paysans sont déjà rentrés et ont repris le rythme des cultures. À part la terre, rien n'attend Landry au pays. Et la terre, qu'attend-elle de lui ? Lorsqu'il rentre au bercail, c'est avec des envies de changement. Mais un nuage de cendres s'épaissit dans le ciel, annonciateur de bouleversements bien plus grands, pour l'homme comme pour le sanderling, un oiseau migrateur que Landry guette comme on espère le retour des saisons.

Sur le monde paysan et ses évolutions, sur la solidarité face à la catastrophe naturelle, un roman charnel.

Anne Delaflotte Mehdevi est née en 1967 à Auxerre. Elle suit des études en droit international et pratique le piano et le chant lyrique. De 1993 à 2011, elle vit à Prague où elle apprend et exerce le métier de relieur, parallèlement à son travail d'écrivain. *La relieuse du gué* et *Fugue*, ses précédents romans, ont été traduits notamment en allemand, italien, néerlandais, slovaque.

Sanderling

du même auteur
chez le même éditeur

La relieuse du gué (2008)
Fugue (2010)

La relieuse du gué est aussi disponible en Babel (2013)

Anne Delaflotte Mehdevi

Sanderling

roman

GAÏA ÉDITIONS

Merci à toi, Christine,
pour tout.

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Illustration de couverture :
© plainpicture/NTB scanpix

© Gaïa Éditions, 2013
ISBN 13 : 978-2-84720-349-3

Extrait de la publication

À Philippe, Marie et Lise

Landry est penché au-dessus d'un nid posé à même la toundra groenlandaise. Il a mis un genou à terre et tendu à l'équerre la jambe gauche malade qu'il ne peut pas plier. Seules ses béquilles assurent sa génuflexion. Penser que sur l'étendue d'un parc plus vaste que son pays tout entier, il a failli écraser ce nid et les deux œufs qu'il contenait.

L'homme de trente-cinq ans, grand, fin et noueux s'évertue à l'équilibre, joue contre le vent qui le chahute et balaie ses cheveux sur ses yeux. D'un mouvement de tête il dégage son front, oscille encore un peu. Ses coupes en brosse avaient été longtemps si sauvagement courtes qu'il ne se souvenait plus que ses cheveux étaient souples, et vu qu'il ne se rasait plus – c'est juste qu'un matin, dans sa trousse de voyage, ne restaient que des lames émoussées – il découvrait, comme d'autres après chirurgie un nouveau visage, que sa barbe brune était parsemée de poils furieusement roux.

Ses appuis rétablis, il se penche encore un peu plus sur sa trouvaille quand soudain, un grondement sourd, profond, le fait se retourner. Un bateau au loin dans la baie ? Ses béquilles lui échappent, il se retrouve les deux poings fichés au sol. On dirait que la terre se dérobe sous lui. Mais bien sûr, la terre ne bouge pas, c'est lui qui doit apprendre à vivre avec un corps blessé.

Avant de partir, il mémorise des repères qui l'aideraient à retrouver le nid, une baraque de bois au loin au bord de l'océan, une butée, et se promet de revenir avant son départ. Drôle de promesse.

Landry rejoint Germain, son nouvel ami, embusqué derrière un rocher. Il est en chasse de cet ours blanc dont les incursions sont de plus en plus audacieuses dans Ittoqqortoormiit.

Landry boite, il est lent, proie idéale pour un ours affamé : « Finir bouffé par un ours polaire, moi ! Paysan divorcé du Perche, région qui se définit, diraient les méchants, comme n'étant ni bretonne ni normande. Voilà au moins une fin qui aurait de la gueule. »

Germain ne tuera pas ce matin l'ours polaire curieux, il range ses jumelles. Lorsque Landry est à portée de voix :

– Qu'est-ce qui te fait marrer ?

– Rien…

– T'as senti tout à l'heure ?

– Quoi ?

– La secousse ! À propos, j'ai découvert un documentaire il n'y a pas longtemps. T'as entendu parler du Laki ?

– Non.

Sous un autre ciel, pas si loin, un flocon de cendres hésite.

Landry a tenu sa promesse, il a retrouvé le nid, invisible tout à l'heure sur la mer d'herbe rase.

Un œuf avait éclos, l'autre disparu sans laisser le moindre éclat de coquille. L'homme prend l'unique poussin dans sa main, le pose au creux de sa paume, et observe ce minuscule et formidable migrateur : le bécasseau sanderling qui peut couvrir 20 000 kilomètres en une saison. Groenland, Afrique du Sud et revenir. Revenir ?

Le minuscule oiseau s'est blotti au chaud dans le creux de sa paume, confiant et immobile, il essaie de lutter contre le sommeil, mais ses paupières sont si lourdes. Il s'endort. Landry ose à peine respirer de peur de le réveiller.

L'émerveillement se prolonge. Comment peut-il se sentir plus à sa place ici, au nord du cercle polaire, que jamais nulle part ailleurs ? Comment cette terre nue peut-elle lui parler autant, à lui, le paysan qui en forçait là-bas le grain multiplié et dense ? Parce que la solitude y est « naturelle » ? Parce qu'il ne s'y trouve personne pour lui reprocher la sienne ? Seul, heure après heure, sur son tracteur – d'ailleurs, c'est ainsi qu'on définit l'usure d'un tracteur, en heures roulées. Il a beaucoup d'heures de solitude au compteur.

Dans la toundra où elle est née, la femelle sanderling pond de deux à quatre œufs. La mère et le père se partagent le temps d'incubation, il ne peut y avoir que deux œufs par nid. Si la femelle pond quatre œufs, le père s'occupe d'un nid, la femelle de l'autre. La femme de Landry, son fils et sa fille, avaient quitté la maison. Le nid qu'il avait failli écraser puis retrouvé, d'où un œuf avait disparu, était lequel, celui du mâle ou de la femelle ?

Landry dépose le petit sanderling dans son nid. Si

Extrait de la publication

délicatement. A-t-il jamais fait un geste aussi délicat ? Il ne se souvient pas.

Il reprend ses béquilles en main et s'éloigne, se retourne plusieurs fois sur le nid et ses brindilles vert-gris, sur le poussin moucheté de jaunes et de bruns bientôt indissociable du paysage, fondu en lui. Il se sent comme ce nid et l'oiseau dedans, et en éprouve un grand bien-être.

Touc, touic aigü au-dessus de sa tête. C'est un des parents qui revient.

Pas beaucoup d'humains ici. Tranquille. Quelques échanges muets mais bienveillants avec les villageois, pour le reste et pour l'instant, Germain suffit. Beaucoup d'animaux par contre, phoques, ours polaires et colonies d'oiseaux que Landry voit partout, peut-être parce que ici il les cherche, les espère.

Une nuit, tard, entendant fureter devant la maison de Germain, à moitié endormi, il a ouvert la porte sur un ours debout, les pattes appuyées sur la poubelle, à une quinzaine de mètres de là. L'ours gigantesque a tourné la tête vers lui. Landry est resté un instant figé comme un lapin devant des phares avant de refermer la porte, mort de peur et de rire. Par la fenêtre, il a observé l'ours traîner autour de peaux de phoques qu'on avait mises à sécher, puis l'animal, mollement, était retourné se perdre.

Germain a le droit de chasser l'ours polaire, il vit ici. Chaque famille a le droit d'abattre un ours par an, personne ne compte vraiment. Certaines familles en abattent trois par an, d'autres pas. Pourquoi ils font ça ?

Germain répond : « Parce qu'il y a beaucoup d'ours au nord-est du Groenland, et qu'ils viennent nous enquiquiner jusqu'au milieu de notre village. C'est nous l'espèce menacée, ici. Est-ce que je vais les emmerder jusque dans leurs antres ? Non. Ici, j'ai droit à ma place, comme eux ! J'ai dit "ici", il y a des endroits sur cette terre où j'en serais moins sûr ! »

Ils sont trois à revenir voir l'oiseau le lendemain, Landry, Germain et cet ornithologue danois qui travaille à la base de recherche du grand parc. L'ornithologue tend le matériel, Landry passe lui-même la bague à la patte de l'oiseau.

Landry :

– Combien de temps avant qu'il s'envole ?

– Une dizaine de jours à peu près.

L'oiseau sera suivi toute sa vie, et s'il est repéré par un observateur, l'ornithologue sera informé. Germain traduit à Landry les propos du spécialiste qui affirme que le jeune paysan a des chances de rencontrer son nomade sur les côtes de la Bretagne sud. Les sanderlings peuvent y passer tout l'hiver, ou y faire une simple escale, mais… « tous reviennent nidifier là où ils sont nés, au Groenland ». Revenir ?

Dans quelques jours, Landry prendra l'hélicoptère pour Constable Point, de là, l'avion pour Reykjavík. Puis ce sera Reykjavík-Paris et enfin, Paris-Belligny.

Germain et Landry rejoignent les kayaks, pagaient vers la baie et les petites maisons d'Ittoqqortoormiit aux formes et couleurs de Monopoly.

Germain :

– La température tombe, on va avoir un coup de froid cette nuit, sous zéro… C'est devenu rare. Avant, au printemps et en été, la glace recouvrait encore une partie du fjord…

L'eau libre s'ouvre devant eux.

– … C'est pas le changement le problème, c'est la vitesse avec laquelle il se fait…

Extrait de la publication

Le froid descend sur Landry, voile glacé tiré par une main invisible. De l'eau en dessous émane par contraste une délicieuse tiédeur.

Dans cette lumière qui durait une saison, il avait dormi de jour comme un ange, et en kayak, exploré de nuit le grand fjord, ombre parmi les ombres des icebergs d'été qui fondent. Comment se passer désormais de ces promenades silencieuses à la frontière d'un monde d'eau qui vous laisse effleurer sa peau ? Comment se sevrer de ces montagnes, de ces paysages, de l'amitié de Germain ?

Germain avait promis qu'il viendrait le voir sur ses terres. Landry le souhaite et n'arrive pas à y croire. Il ne peut imaginer son « ami » ailleurs qu'ici, dans ce paysage. « Ami », il pèse le mot, petit et lourd comme un lingot.

Germain pagaie et raconte à Landry les traditions de chasse dans sa famille, dont les femmes, presque toutes, chassaient aussi dans les forêts wallonnes. Personne ne devait revenir avec des prises à tout prix. Rentrer bredouille n'était pas grave, on racontait cette chasse-là comme les autres. Chaque détail comptait, du paysage, de l'avancée des végétations, des animaux croisés, quels qu'ils soient. Le dédain guettait celui ou celle qui avait chassé sans entendre ni voir ce qui était apparu aux autres.

Landry, bien qu'entouré de chasseurs depuis son enfance, ne se rappelle aucune histoire qu'ils auraient racontée. Il ne revoit que leurs pas lourds au départ comme au retour.

Germain :

– Les Inuit feraient bien de ne pas oublier la chasse… en perdant l'envie de chasser, ils perdraient la connaissance de leur environnement et sa maîtrise. Et ici, c'est du boulot. Maîtriser cet environnement, même stable, c'était déjà jouer au Titan, alors imagine maintenant que le climat fait la girouette ! Ils feraient mieux de chasser au lieu de picoler…

Extrait de la publication

L'alcool, ça leur va pas, leurs organismes sont pas faits pour digérer cette merde. Ici, si tu oublies que ton sort est lié à la terre, à la roche, à la glace qui fond sous tes pieds, tu coules ! Si tu perds le sens du lien qui t'attache au moindre signe de vie autour de toi, t'es perdu. Mais ils vont s'en remettre du changement climatique et des magasins à étagères… Là, ils accusent le coup, mais ils vont s'en remettre. C'est un peuple fort, humble, mais l'air de rien, ils nous survivront, par-delà les suicidés.

Landry aussi, alors, a peut-être une chance ?

Extrait de la publication

Hier chercheur spécialisé en biologie cellulaire, Germain n'avait travaillé en laboratoire que quelques années. Au fil du temps, chaque fois qu'il enfilait sa blouse, qu'il entrait dans le laboratoire, qu'il sentait sous sa main le froid de la paillasse, qu'il vissait son œil au microscope, il était pris de sortes de vertiges, comme d'autres en haut des cathédrales. Il avait remis sa démission et s'était installé à Ittoqqortoormiit pour y vivre de pêche et de chasse.

Germain dit que ce qui le surprend le plus au Groenland, c'est le fatalisme des Inuit. Le fatalisme n'est pas le point fort de Germain. Il est sujet aux colères froides comme lorsqu'il parle de la civilisation occidentale, qui selon lui est un siphon, un siphon qui a aspiré et aspire, à coups d'argent, de germes, d'alcool, de technologie, d'humanisme-alibi, tout ce qui a vocation à être aspiré, c'est-à-dire tout. Il dit qu'elle aspire avec la constance d'un trou noir.

Landry ne le croit pas. Il ne croit pas que la civilisation dont il est issu soit si néfaste ni d'ailleurs si puissante que cela. Germain exagère, l'homme est une créature qui veut vivre et se répliquer comme toutes les autres, de la bactérie au baobab, de la baleine à la framboise. L'espèce humaine prend des risques, qu'elle paie, collectivement, ou paiera. Il ne trouve pas que cela soit « mal » ou absurde. Il ne préfère pas l'été à l'hiver.

Germain affirme qu'un scientifique a le devoir de prendre parti dans les affaires de la cité. Ainsi :

– Il n'y a pas de contradictions scientifiques apportées à la corrélation entre l'augmentation du CO_2 dans l'atmosphère et l'augmentation des températures, il n'y a que des suspicions, or le suspicieux gagne toujours, le doute

Extrait de la publication

ne demande pas à être prouvé, lui. Mais c'est pas grave, si on se plante « nous », je m'en fous, ce qui me fait enrager, c'est que c'est ici, où on a vécu en sage, en foutant une paix royale au reste du monde, que les répercussions de l'incurie des gloutons sont les plus négatives ! Je souhaite que ça leur retombe sur la gueule aux vicieux, et que du Grand Nord leur vienne une chienlit dont ils se souviennent !

Landry est impressionné par les colères de Germain. Les Inuit, ses amis, sourient de son agitation. Eux ne blâment personne. Landry non plus. D'ailleurs, Germain dit que Landry aurait pu naître inuit, qu'il en a certains traits.

La mer est calme cet après-midi, les deux hommes partent en kayaks, Germain pour chasser, et Landry rendre visite à son protégé, le petit sanderling. Les deux hommes laissent derrière eux les maisons bleues, rouges et jaunes qui tranchent sur la roche couleur de plomb. Le vent s'est levé, taillade les joues de Landry. Il n'a pas de gants. Ses mains sont rouges. Germain parle toujours, saute du coq à l'âne, c'est drôle cette expression vue d'ici, « du coq à l'âne ».

Landry :

– Qu'est-ce qui pousse à venir s'installer ici ?

– Surtout pas une passion romantique parce que là, tu te prends un coup de blues garanti en arrivant et tu passes pas le premier hiver… Pour s'installer ici, il faut arriver avec une envie forte, pas une envie contemplative et adorante, une envie… d'en découdre avec quelque chose une fois pour toutes. Avec quoi, je sais pas trop.

Landry et Germain pagaient entre des restes d'icebergs d'été flottant comme des reliefs d'œufs à la neige. Soudain, aussi loin que le regard porte, la surface de l'eau, tout à l'heure un verre d'huile, se plisse en rides fines et serrées… Qui a jeté la pierre ?

Germain reste figé, les rames levées. Il regarde au-dessus, autour, au-dessous de lui. Rien, à part ces ondes pressées qui courent, s'éloignent, s'effacent déjà de la surface de l'eau.

– Ça a remis ça…

Il pagaie plus vite, et Landry épouse son rythme.

À une vingtaine de mètres du nid, Landry s'arrête et observe longtemps, immobile, avant que le parent aux côtés du petit sanderling ne s'envole et s'éloigne, alors seulement il s'approche, pas trop près, il veut juste mesurer comme son petit filleul a changé en quelques jours. Mais intrigué, il s'avance encore pour voir ce que l'oiseau pique ainsi du bec à intervalles réguliers. C'est sa propre patte, celle qui porte la bague. Sur le membre frêle et brun, une tache rouge annonce les premiers signes d'infection.

De retour au village, Landry s'arrête près de l'enclos où sont les chiens, singulièrement figés, debout, le museau pointé vers le sud-est, il oublie un instant la blessure à la patte de son sanderling.

Germain le rejoint, désignant les chiens.

– On a droit d'habitude à ce bel unisson que quelques secondes avant le signal du départ donné par le maître de traîneau. Nous, on peut bien s'appliquer à regarder dans la même direction, tendre l'oreille, on ne verra et on n'entendra rien. Tu comprends pourquoi fallait que je m'éloigne pour refaire mon éducation… là-bas ? – Il montre le sud : … Sourd et borgne, et voilà l'Homme !

Landry, même lorsqu'il n'est pas d'accord avec lui, admire Germain, « Ça, c'est un homme, un vrai, qui pense et agit selon ses convictions. »

Germain lui, admire la façon dont les chiens qui s'ennuient l'été, et deviennent donc particulièrement agressifs, respectent Landry. Ils ne grognent pas sur son passage comme

Extrait de la publication

ils le font avec les étrangers. Landry ne comprend pas ce qui lui vaut cet honneur, mais il est fier d'imposer ce sentiment aux chiens.

– Tu serais respecté en maître de traîneau… Là-bas, tu as un chien ?

Germain a écouté la réponse, un « non » embrouillé. L'aventurier belge cherche à s'expliquer pourquoi les chiens ne hérissent pas le poil sur le passage de Landry. Il sait que, même fier de sa remarque, Landry ne changera rien à son attitude quand il passera tout à l'heure devant les bêtes assoupies. Il posera sur les chiens le même regard qu'hier, sans omettre de noter l'état de leurs niches et de leurs chaînes.

Landry marchait sur ses terres comme il marche au Groenland, l'œil systématique, patient. La différence est que maintenant, sa démarche est syncopée parce qu'il boite depuis l'accident. La différence est que Landry, à cause des chiens de traîneaux d'Ittoqqortoormiit, s'étonne d'avoir une pensée pour les chiens de Jean Molka, son voisin « là-bas ». Il était notoire dans son village que seul Landry pouvait pénétrer chez Jean, même en son absence, sans que ses chiens bronchent, quand ils auraient taillé tout autre en pièces pour avoir posé un seul pied au-delà de la barrière de la cour. La différence est que, maintenant, il ne tire plus seulement des conclusions fonctionnelles de ce qu'il voit. Des ricochets, d'idée en idée, rebondissent dans sa tête, dans des directions incontrôlables. Par exemple, il ne se contente plus de noter les odeurs à tomber raide des flétans mis à sécher au grand air, ici, au nord du cercle polaire. Cette odeur le renvoie à son enfance et l'odeur écœurante, doucereuse, du lait tiède, frais tiré du pis, coulant des trayeuses dans les seaux à bec, au milieu des odeurs d'étable.

La différence est qu'il avait assisté à un vêlage d'iceberg, qu'il avait vu de ses yeux, au début du voyage lors de la croisière, un énorme pain de glace se séparer de son socle dans un bruit de début et de fin du monde. Comme une grosse vague roulait vers leur bateau une odeur de froid, Landry avait violemment senti celle du sang chaud de ses vaches lorsqu'elles vêlaient, que le veau blanc et luisant se détachait, glissait de la matrice qui ne pouvait plus le retenir.

On dit d'un homme qui a failli mourir qu'il « revient de loin ».

Landry veut appeler l'ornithologue danois, pour qu'il vienne ôter au petit sanderling cette bague identifiant l'oiseau, c'est peut-être elle la cause de l'infection. Germain lui assure que jamais son ami n'aurait fait l'erreur de sertir trop étroitement la bague.

Qu'il passe seulement le voir !

Trop tard, il est parti pour trois semaines à Copenhague.

Germain accompagne Landry pour demander à celle qu'il appelle « grand-mère » si elle n'aurait pas une idée, quelque chose, un remède ? Il a bien vu la sienne appliquer un cataplasme d'argile verte sur le pis enflé d'une vache, un jour. La vieille écoute attentivement Germain, hausse les épaules, dit que si l'oiseau doit vivre, il vivra, mais que si cela est important pour Landry, il peut toujours essayer ça, et elle lui remet une petite fiole qui renferme une huile lourde et sombre.

Avant-dernier jour au Groenland.

Landry est seul à l'intérieur de la maison que loue Germain. Il a encore neigé cette nuit et le vent souffle, il le voit, pas à la végétation, il n'y en a pas dans son champ de vision, mais au poil couché et mouvant des chiens et à

Extrait de la publication

la façon dont ce matin ils se terrent. Selon Germain, les températures vont tranquillement remonter dans la journée et le temps s'éclaircira, alors ils pourront retourner au nid. Landry le croit.

Blotti derrière la porte, emmitouflé, il attend que la chaleur dans laquelle il baigne le dérange. Il a maintenant trop chaud. Il va ouvrir. C'est l'été, mais il sait qu'il va avoir froid. Il ne se laissera pas surprendre. Il sort et il est saisi par le froid comme un beignet par la friture. Il sourit.

Il descend jusqu'à la plage par la saignée de terre, de roche et de boue qui sépare le village en deux, de l'église à la mer. La fine pellicule de glace posée sur la boue noire craque sous ses pas comme des cheveux de caramel. Derrière lui, du haut du village, des enfants déboulent sur le chemin, il les sent dans son dos. Les enfants coulent vers lui, glissent sur leurs rires comme sur des luges, le dépassent et gloussent encore plus fort en le frôlant. Leurs joues sont roses. Il semble à Landry qu'ils sont plus joyeux que ses enfants, qu'ici la joie est une vertu.

Parvenu là où l'eau lèche la terre, Landry se plante aux côtés de Germain, le genou calé contre la coque d'un bateau couché. Et tous les deux, ils observent le paysage.

Il y a quelques secondes encore, il était mat, noir et blanc, mais sous le ciel violet et noir, les touches de blanc épais des icebergs épars tranchent de plus en plus sur la masse de l'océan plombé. Une lumière est là cachée, on la devine déjà sans la voir.

Enfin, à l'horizon, entre ciel et mer, une bande rose et nacrée se dessine.

Germain avait raison, le temps s'éclaircit.

Landry regarde, écoute, il est le petit sanderling au creux de sa propre paume, il est le nid sur la toundra, il est inclus dans ce qu'il voit.

Extrait de la publication

Les deux hommes restent longtemps, épaule contre épaule presque, à regarder, immobiles.

Germain :
– Tu sens le vent qui coupe ?
Landry sourit.
Germain :
– C'est une caresse comparée au tranchant de l'hiver.
Landry rit et serre la fiole d'huile enfermée dans sa paume, calée au fond de sa poche.

Germain va proposer à la vieille, qui coud là-bas sous son abri, de l'aider à la préparation des peaux. Son fils a chassé le phoque avant que la banquise ne se retire. La vieille coud des chaussons pour sa petite-fille dans la peau de l'animal.
Sachant que Landry est paysan, on lui demande ce qu'il fait des peaux des animaux qu'il élève et qu'il tue.

– … Rien.
Germain a traduit ce « rien » et Landry a plongé la main dans la fourrure de l'ours blanc qui sèche en hauteur comme un décor derrière la vieille assise. Le poil est doux et raide à la fois.
C'est un « rien » qui s'excuse. La vieille le note et coud. Elle dit que c'est peut-être mieux ainsi, si les hommes chassent moins qu'avant. Ici aussi – surtout les jeunes – on préfère les chaussons colorés du supermarché. Or le pire serait de mépriser la vie qu'on a prise et de laisser pourrir la peau du phoque qui s'est donné aux hommes. Germain traduit. Landry n'ose pas dire qu'il ne s'est jamais demandé ce qu'on faisait des peaux de vaches à l'abattoir. Des chaussures ? De la colle ? Des cendres, du vent… En tout cas, elles deviennent forcément quelque chose. « Tout se transforme, rien ne se perd. » Beaucoup de lois scientifiques ont été contredites, mais on peut compter sur la validité de

celle-ci. Landry accorde à Germain que les Occidentaux sont très forts en théorie, mais qu'en science appliquée, ils auraient beaucoup à apprendre des Inuit.

En fait d'aider la vieille, ils déplacent pour elle quelques peaux. Le vent faiblit, mais il fait encore froid. Landry est inquiet pour son sanderling. La mère ou le père doit être auprès de lui et le protéger de sa chaleur. Et lui. Est-il un bon père ?

Il s'éloigne seul, passe l'église et monte sur les hauteurs, là où le vent coupe encore.

Il s'assoit sur une roche, observe la mer et les nuages noirs bousculés par le vent.

La barre rose nacré s'élargit, plus lumineuse à chaque instant, elle gagne sur le ciel. Le noir en rabat se grise, la mer s'anime. Avec le soleil qui perce, l'eau de plomb devient bleue. L'eau charmée par la lumière joue, danse et brille, le blanc unique des icebergs, épais et mat tout à l'heure, devient « des » blancs, des blancs bleus, translucides. Les petits icebergs coiffent la mer des couronnes turquoise formées à leur base.

Le vent fait pleurer les yeux de Landry. Autant donner une raison à ces larmes. Sa femme l'a quitté en emmenant leurs deux enfants, Pauline et Guillaume. Pour la première fois, il pleure sur sa famille explosée.

Que sa femme partirait, Landry l'avait bien compris. Que cela impliquait le départ des enfants, il ne l'avait pleinement réalisé qu'au matin suivant l'annonce de la séparation. Il soignait les bêtes sous la stabulation quand l'évidence l'avait assis sur un seau retourné.

Et puis, finalement, c'était peut-être mieux ainsi parce qu'à Pâques, quand ils étaient venus pour les vacances, ils s'étaient ennuyés et plaints continuellement. Ils n'avaient pas tenu dix minutes dans le tracteur où ils étaient montés

pour faire plaisir à leur père, qui n'était même pas sûr que ce soit une bonne idée. Ni la fille ni le fils ne s'intéressaient à l'exploitation. Comme Landry leur en faisait le reproche mollement, le fils avait répondu à son père : « Et toi, tu vas pas nous faire croire que ça t'intéresse tant que ça ! » Et cela avait fait mal à Landry, parce qu'il aimait son métier. Comment avait-il pu laisser son fils se méprendre à ce point ?

À Paris, les enfants de Landry se feraient des amis. Ils n'avaient pas de camarades au village, où les jeunes étaient « en voie de disparition », bien plus que les ours polaires du Groenland.

Landry avait envoyé un seul message à sa tante Julienne pour lui dire que sa jambe allait mieux mais il était resté vague sur les raisons de ce rapatriement sans cesse remis. Comment comprendrait-elle qu'il joue à pile ou face le travail d'une saison ? Qu'il laisse derrière lui ses terres scrupuleusement travaillées en vertu d'une agriculture – qu'il n'avait pas fait labelliser – « raisonnée », puisque, dorénavant, on leur demandait de raisonner. Avant, non. Qu'est-ce qu'on leur faisait faire avant, alors ?

Avant, c'était fin mai. Il était monté sans conviction dans le car qui les avait menés à l'aéroport. Il avait accepté de participer à ce voyage organisé par le grand négociant de la région parce que des paysans de son village l'avaient publiquement acculé à dire oui : « Puisqu'il reste une place à prendre, c'est la tienne, toi qu'es tout seul maintenant… faut pas gâcher l'occasion. Et puis, ça te changera un peu les idées, allez, viens don' ! » Et tout le monde avait repris en chœur : « Oh ben oui, t'aurais bien tort, vas-y don'. » Il était parti comme il serait resté, inanimé.

Tous endimanchés, obnubilés par l'idée de prendre l'avion plus que par la destination du voyage, les Bellignois

Extrait de la publication

s'étaient mis en branle. La grande affaire, c'était de partir, de quitter sa terre comme un roi son royaume. Enfin, les autres le vivaient comme ça. Lui, baignait dans une lassitude opaque, presque confortable, quand elle n'était pas traversée d'une tension épouvantable.

Landry comprend qu'il a été très malade, il a du mal à dire le mot, à qualifier la maladie. « Dépression » ? Il comprend qu'il s'arc-boutait sur sa routine avec d'autant plus de force qu'il ne tenait debout que par elle et que cet état datait de bien plus loin que l'envie exaspérée de sa femme de s'éloigner de lui.

Dès le troisième jour du voyage, Landry ne supportait plus ses collègues du village et leurs femmes, agglutinés comme un troupeau d'oies. Il était toujours seul, devant ou derrière. Ce jour-là, les Bellignois étaient en croisière, mais il y avait aussi sur ce bateau quelques-uns des rares habitants de la région qui vaquaient à leurs affaires. S'appliquant à rester à distance de son groupe, Landry s'était retrouvé à côté de cet homme. Ils avaient commencé à parler du paysage, puis des baleines, de pêche, de chasse, du petit gibier des forêts du Perche. Landry ne se souvient plus qui avait parlé le premier. C'était Germain, lui semble-t-il.

À côté de lui, Landry s'était senti d'emblée « chez lui », comme jamais il ne s'était senti avec autrui. Dans les villages, on a des compagnons d'école, d'habitude, des cousins, des oncles, des tantes. Mais pas vraiment d'amis. Les choses avaient beaucoup changé sans doute, et ses enfants ne le ressentiraient pas du tout ainsi, mais pour lui qui était d'une génération charnière en milieu rural, ce mot d'« ami » sentait… le citadin. Il y a, il y avait, dans le mot « ami », un facteur de choix, et donc d'exclusion de qui n'est pas choisi, qui en fait un concept risqué dans une communauté petite et traditionnellement fermée. On ne dit pas « Untel est un ami », on dit « on se connaît bien ».

Extrait de la publication

Non vraiment, Landry n'avait jamais connu auparavant cette aisance à être à côté d'un autre, même pas de sa propre mère, même pas de son propre enfant, pas même de lui-même. Il pensait que l'intimité était quelque chose que le temps construit, parfois, peut-être, mais qui ne peut éclater d'un regard seul et d'un mot échangé. Comme il s'était trompé sur cela aussi.

Landry gardait précieusement dans son portefeuille le numéro de téléphone et l'adresse électronique de Germain, aussi conscient de ce trésor de guerre que de ces paysages qu'il intégrait jusqu'à se voir dedans, comme si un troisième œil lui poussait au front.

Il n'émergea de ce présent écrasé que la veille du retour vers la France. Le réveil fut brutal.

Le voyage est fini ? Et il se sentit comme un abcès sur le point de percer, sa tête et son cœur lui faisaient cet effet, d'être des abcès. Impossible de rentrer. Impossible de rester. Il n'y avait qu'une issue possible. Landry n'éprouvait aucune tentation de fleurir sa tombe de raisons précises. Une seule idée le soulageait, la pensée de s'arrêter là. Il entrevoyait même qu'il y aurait de la grâce à mourir au Groenland, que l'endroit ou la façon singulière dont on meurt peut transcender une vie ! Tous ses congénères là-bas, ses enfants, auraient ceci au moins à dire de lui en invoquant sa mémoire : il serait celui qui était mort à Nuuk.

Son père, lui, était mort d'un infarctus au volant de son tracteur qui avait roulé un bon moment à l'aveugle jusqu'à se flanquer dans un orme. Fait notable, car il n'y avait plus de haies depuis longtemps autour du champ que seule une esquisse de fossé séparait de la route. Ne restait dans cette zone ouverte que cet orme majestueux que le père avait eu le courage de ne pas faire abattre quand la mode battait son plein. Sans l'arbre, dans quelles errances pathétiques se serait terminée cette course ?

Extrait de la publication

Landry voulait juste en finir. Quand on a mille ans, on peut bien mourir. Il ne trouvait pas que c'était un drame. Il guettait le moment de servir cette envie. Un collègue, à l'hôtel, lui en offrit l'occasion : en tirant le rideau, il en avait pris le coin tout en haut dans l'angle de la fenêtre ouverte. Landry s'était précipité pour arranger ça. Il était monté sur le dossier d'une chaise, en équilibre sur le dossier même : « Mais t'es pas fou, non ? Qu'est-ce que tu fais, fais pas le con, tu vas tomber ! »

Et il était tombé. La chaise avait ripé quand il s'était déporté vers l'extérieur de la fenêtre pour mieux en découdre avec ce bout de rideau coincé.

Landry avait volé par la fenêtre ouverte. Il lui semblait qu'il avait volé longtemps.

La chambre se situait au deuxième étage. Il se serait sans doute fracassé sur le béton s'il n'avait pas pris un peu trop d'élan. Une voiture avait amorti sa chute. Il s'en sortait avec la jambe gauche fracturée en plusieurs endroits et le talon de la même jambe très abîmé.

On venait de l'opérer.

Trois collègues agriculteurs étaient à son chevet :

– C'est pas de chance, ils disent que t'es pas transportable. T'inquiète pas, va. Ils vont pas te garder longtemps, on va te rapatrier, tu sais, Europ Assistance… Tout est arrangé. On viendra te chercher à l'aéroport ? On va prévenir ta femme.

Landry :

– C'est plus ma femme. Mes gosses, eux, prévenez-les.

Et il se rendormit pour échapper à la déception d'être encore de ce monde. Juste avant de sombrer, il se dit qu'à tout prendre, il était satisfait de rester encore un peu à Nuuk. Seul enfin et pour de vrai.

Il n'avait plus dit un mot pendant trois jours, même pas à l'infirmier danois qui parlait français.

Landry cachait, derrière ses paupières closes, une idée fixe : il voulait retourner vers le grand fjord, loin au nord

du cercle polaire, là où ils étaient allés en croisière. Dès que sa condition physique le lui permit, il téléphona à ce Belge, voyageur chasseur-pêcheur, qu'il avait rencontré sur le bateau.

Trois semaines après l'accident, équipé d'une paire de béquilles et d'une botte de marche pneumatique, Landry avait quitté l'hôpital et rejoint Germain qui vivait à la frontière de la réserve. Ce voyage dans le voyage, en avion, qu'il avait décidé, mûri, de Nuuk à Reykjavík, puis de Reykjavík à Constable Point, puis en hélicoptère jusqu'à Ittoqqortoormiit fut un moment remarquable, considérable. Cela l'amusait d'éprouver la chose ainsi parce qu'il se disait :

« Pourtant, je ne fais que me déplacer entre deux points, je ne fais rien, je suis juste en mouvement… »

Extrait de la publication

L'après-midi, dès que le temps le permet, les deux hommes rejoignent leurs kayaks.

Germain l'attend à la cabane au bord du fjord. Landry claudique aussi vite qu'il le peut en direction du nid avec son remède en poche.

Mais le nid est vide. L'oiseau n'est plus là.

Retour au village. Landry pagaie en compagnie de Germain pour la dernière fois. Conscient de la mer immense sous lui, il regarde le paysage intensément, le village sur son lit de roche grise, ses maisons bleues, rouges et jaunes. Il les grave dans sa mémoire à s'en fissurer le crâne.

Demain soir, il sera loin du Groenland. Il se sent le cœur si lourd de le quitter. Sa peine lui rappelle l'absolu d'un chagrin d'enfant, comme lorsque Julienne était partie en Afrique et qu'il avait eu si peur qu'elle ne revienne jamais.

Germain dit que le temps qu'il fait au Groenland prédit la tendance du temps deux jours plus tard en Europe. « C'est une histoire de vents, si le temps change ici, il change chez nous. » C'est un lien entre ici et là-bas, quelque chose.

Mais Germain l'appelle, les premiers invités à la soirée d'adieu sont arrivés. Il prépare une rareté, du steak de baleine sorti du congélateur. Cela fait rire Landry : sortir une baleine du congélateur au Groenland ! Germain jette de gros morceaux de viande rouge qui crépitent dans une poêle chauffée à blanc. Landry écoute, regarde et sent.

La fête est finie. Germain est parti se coucher, quelques invités avinés trinquent encore. Landry les accompagne aussi loin qu'il peut et sourit aux yeux bridés qui boivent une dernière fois à sa santé.

Extrait de la publication

Une fois seul, il laisse glisser son torse le long du dossier du sofa, pour, allongé à demi, tomber de sommeil comme une bête.

Landry, à l'aube, passe devant les chiens sans les réveiller. Les oiseaux animent déjà le ciel. Par réflexe il y cherchera toujours le sien. Il retourne là d'où il vient, apaisé à l'idée qu'il avait un ami et connu le Groenland, là où la terre nue vit, gèle et dégèle, où dans les cimetières, les croix sur les morts bougent encore.

Décollage de Reykjavík vers Paris. Par le hublot, Landry note, à l'est, un point rouge incandescent à terre.

Extrait de la publication